

Delphine Scotto Di Vettimo

*Vivre et survivre dans la honte*

*Aspects cliniques, psychopathologiques et théoriques*

- - - - -

Collection « Psychopathologie clinique »

Presses universitaires de Grenoble

BP 47 – 38040 Grenoble cedex 9

Tél. : 04 76 82 56 52 – pug@pug.fr / www.pug.fr

## Première partie

---

# L'ENFANT FACE À LA HONTE : ÉLÉMENTS CLINIQUES, CRITIQUES ET THÉRAPEUTIQUES



## Chapitre 1

# Pour une dialectique de l'*adjectivation* et de la *subjectivation* de la honte

### D'UNE ADJECTIVATION DE LA HONTE

Lorsque le sujet dit « je suis honteux », ne s'agit-il pas d'une adjectivation? Dans cette perspective, cette adjectivation prend un sens radical et désigne la honte comme attribut du moi. D'un point de vue conceptuel, on peut dire que prévaut la référence à une image de soi, à une relation spéculaire comme prototype de l'identification imaginaire et du narcissisme spéculaire.

### D'UN NARCISSISME À L'AUTRE

Pour Freud, comme pour Lacan, le terme de narcissisme renvoie au mythe de Narcisse qui, tombé amoureux de sa propre image, va progressivement s'enfoncer et se noyer dans son reflet. Narcisse est mort de cette contemplation. Ce mythe pose la question de l'amour porté à soi-même, de l'image spéculaire mais aussi de celle de la disparition et de la mort.

Dans l'œuvre freudienne, le concept d'identification est défini comme une opération par laquelle le sujet humain se constitue : l'identification aspire à « [...] rendre le moi propre semblable à l'autre pris comme modèle<sup>5</sup> ». Cette évolution est corrélative du complexe d'Œdipe,

---

5. Freud, S. (1921). « Psychologie des foules et analyse du moi ». In *Essais de psychanalyse*. Paris: Payot, 1981, p 169.

dont les effets sur la structuration du sujet sont décrits en termes d'identification, les investissements sur les parents étant abandonnés et remplacés par des processus identificatoires. Cette opération est également marquée du remaniement apporté par la seconde topique de l'appareil psychique, où les instances qui se différencient à partir du ça sont spécifiées par les identifications dont elles dérivent. Ce concept d'identification se trouvera enrichi par différents apports, dont celui de la notion de narcissisme.

Dans le texte intitulé *Pour introduire le narcissisme* (1914), c'est dans l'ensemble de la théorie psychanalytique que Freud introduit le concept de narcissisme, en envisageant tout particulièrement les investissements libidinaux. Il en fait un processus de structuration fondamental du sujet et le décrit en termes de forme d'investissement pulsionnel. Dans un premier temps, le narcissisme primaire désigne cet état primitif, celui de l'enfant qui se prend lui-même comme objet d'amour. Dans un deuxième temps, Freud décrit la dialectique qui va relier le choix d'objet narcissique, où l'objet est choisi sur le modèle de la personne propre, et l'identification, le sujet se constituant sur le modèle de ses objets antérieurs, notamment parentaux. Le souci majeur de Freud est de mettre en évidence le narcissisme comme une forme d'investissement pulsionnel nécessaire à la vie subjective, comme une donnée structurale du sujet. Il représente « [...] une sorte d'état subjectif, relativement fragile et facilement menacé dans son équilibre<sup>6</sup> ». Ce bref rappel du rôle du narcissisme dans la psychogenèse de l'enfant montre que chaque être investit son moi grâce aux investissements dont il a pu être l'objet dans les premières années de sa vie. En un sens large, nous dirons que le défaut d'investissement peut introduire une brèche dans l'édifice narcissique.

À l'appui de ces considérations et dans une perspective métapsychologique, la honte comme éprouvé narcissique est directement en lien avec l'idéal du Moi, cette instance s'édifiant, avec le Moi-Idéal, sur le

---

6. Chemama, R. (1993). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Larousse, 1995, p. 200.

socle narcissique préétabli. Le travail psychothérapeutique auprès de sujets souffrant de honte montre – j'emprunterai ici une expression de Benjamin Jacobi – « l'état singulier de déficit narcissique<sup>7</sup> ». Retenons, pour l'instant, que la clinique de la honte concerne directement le narcissisme et plus précisément que la honte relèverait d'un fonctionnement sur le mode narcissique.

Dans le cadre de la théorie psychanalytique, Lacan a mis en rapport ce moment inaugural de la formation du moi avec cette expérience narcissique fondamentale qu'il désigne sous le nom de stade du miroir. Je reprendrai maintenant les choses à la lumière de cette conception qu'est l'avènement du narcissisme... dans le sens littéral du mythe.

## DE L'EXPÉRIENCE DU MIROIR À L'AUTRE DU REGARD

Pour Lacan, l'*infans* – le bébé qui n'a pas encore accès au langage – ne détient pas une identité constituée et structurée ; par conséquent, il n'est pas encore sujet. Les premiers investissements pulsionnels sont ceux de l'auto-érotisme et concernent essentiellement le corps propre de l'*infans*. Le début de la structuration subjective est marqué par le passage du registre strict du besoin à celui du désir. Le cri de l'*infans* n'est plus seulement l'expression manifeste de l'insatisfaction, de la faim et du besoin. Il se précise en un cri de demande et d'appel à l'autre. Les notions dedans et dehors, moi et non-moi, sujet et objet vont se substituer progressivement à la discrimination originelle plaisir et déplaisir.

Le stade du miroir marque une étape génétique et ontologique fondamentale, dans la mesure où va s'y constituer la première ébauche du moi. Face au miroir, l'enfant va anticiper, dans un leurre spéculaire et imaginaire, l'appréhension et la maîtrise de son unité corporelle. Son comportement face à son image dans le miroir se caractérise par « l'as-

---

7. Jacobi, B. (1998). *Les mots et la plainte*. Toulouse: Erès, p. 25.

somption jubilatoire de son image spéculaire par l'être encore plongé dans l'impuissance motrice et la dépendance du nourrissage qu'est le petit homme à ce stade *infans*<sup>8</sup> [...] ». L'enfant perçoit dans l'image du semblable ou dans sa propre image spéculaire une forme (*Gestalt*) dans laquelle il va anticiper imaginairement l'appréhension et la maîtrise de son unité corporelle<sup>9</sup>. Cette unification va s'effectuer par l'identification de l'enfant à cette image : « Il y suffit de comprendre le stade du miroir *comme une identification* au sens plein que l'analyse donne à ce terme : à savoir la transformation produite chez le sujet, quand il assume une image<sup>10</sup>. » C'est donc à partir de l'autre semblable et de sa reconnaissance que l'instance du moi s'ébauche et se constitue. Cette expérience narcissique fondamentale constitue la matrice symbolique de ce qui sera le moi. Elle est au fondement de l'expérience imaginaire du moi, constitué d'emblée comme « je-idéal » et « souche des identifications secondaires<sup>11</sup> ». Le début de cette structuration subjective caractérise *le narcissisme primaire*, c'est-à-dire l'investissement pulsionnel du sujet sur lui-même, sur cette image de lui à laquelle il s'identifie. En ce sens, la relation intersubjective, qui est marquée des effets du stade du miroir, est d'abord une relation imaginaire et duelle, où le moi est constitué comme un autre et autrui comme *alter ego*.

Le registre imaginaire<sup>12</sup> représente, avec le réel et le symbolique, l'un des trois registres fondamentaux du champ psychanalytique lacanien.

---

8. Lacan, J. (1945). « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je ». In *Écrits*. Paris : Éditions du Seuil, 1966, p. 94.

9. Laplanche, J. et Pontalis J.-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF, 1992, p. 452.

10. *Ibid.*, p. 94.

11. *Ibid.*, p. 94.

12. L'imaginaire va résulter de la jonction entre le réel et le symbolique. C'est lors du stade du miroir, précisément au moment de l'assomption jubilatoire de l'enfant au miroir que l'imaginaire connaît son moment inaugural. C'est dans cette dialectique que Lacan (1975-1976) écrit : « Il faut un minimum d'imaginaire pour symboliser le réel. » Lacan, J. (1975-1976). *Séminaire XXIII. Le sinthome*. Séminaire pirate inédit.

Dans une dimension *intrasubjective*, l'imaginaire concerne le rapport fondamentalement narcissique du sujet à lui-même, rapport où « [...] l'individu humain se fixe à une image qui l'aliène à lui-même, c'est là l'énergie et c'est là la forme d'où prend origine cette organisation passionnelle qu'il appellera son *moi*<sup>13</sup> ». À considérer cette expérience fondamentale, du point de vue de la relation *intersubjective*, il n'y a de semblable, c'est-à-dire un autre qui soit moi, que dans la mesure où le moi est originellement un autre. Le registre moïque procède de cette méconnaissance radicale, de cette aliénation, de cette agressivité et de l'amour dans la relation au semblable; relation duelle qui est initialement fondée et captée par l'image d'un semblable (moi-spéculaire) et « [...] l'identification primaire qui structure le sujet comme rivalisant avec soi-même<sup>14</sup> ». Pour Lacan, toute relation imaginaire est vouée à ce leurre: « Je est un autre<sup>15</sup> », écrit-il reprenant le poème de Rimbaud. Sur la base de cette identification princeps vont se succéder et s'intercaler les multiples identifications, imaginées et imaginaires, par où le sujet va constituer et enrichir son moi: « Mais fondamentalement ce moi, ou cette image qu'est le moi, est "extérieur" au sujet et ne peut donc avoir la prétention de le représenter complètement à lui-même<sup>16</sup>. » De là va procéder *le narcissisme secondaire* comme corollaire de cette opération, par où le sujet commence à investir des objets extérieurs à lui, objets différents et distincts de lui qui le représente à la fois « [...] puisque c'est son propre moi, un objet qui est l'image pour "laquelle il se prend", avec tout ce que ce processus comporte de leurre, d'aveuglement et d'aliénation<sup>17</sup> ». L'édification de l'idéal du moi – à partir de ce leurre – représente l'instance de la personnalité qui, dans une dimension symbolique, a la charge de réguler la structure imaginaire

13. Lacan, J. (1948). « L'agressivité en psychanalyse ». In *Écrits*. Paris: Éditions du Seuil, 1966, p. 113.

14. *Ibid.*, p. 117.

15. *Ibid.*, p. 118.

16. Chemama, R. (1993). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris: Larousse, 1995, p. 201.

17. *Ibid.*, p. 201.

du moi et la panoplie des identifications qui s'y déploient, ainsi que l'ensemble des conflits qui animent et régissent, dans une dynamique intersubjective, les rapports du sujet à ses semblables.

Le registre du réel<sup>18</sup> ne peut être défini que par rapport au symbolique et à l'imaginaire. Il se caractérise d'un défaut fondamental : il est inconnaissable et non symbolisable. La honte participe de ce registre, elle se spécifie de sa rencontre avec le réel. C'est là qu'elle s'éprouve, dans son lien à l'originaire et dans le rapport scopique à l'autre semblable : le réel saisi dans le regard d'autrui. La honte, c'est du pur réel, c'est-à-dire qu'elle surgit de cette réalité qui n'est pas ordonnée par le symbolique. Dans l'expérience de honte, la mise à nu du sujet sous le regard d'autrui invoque ce réel, par où « [...] il revient dans la réalité à une place où le sujet ne le rencontre pas, sinon sous la forme d'une rencontre qui réveille le sujet de son état ordinaire<sup>19</sup> ». Les manifestations physiques, corporelles et physiologiques de la honte témoignent de cette effraction qui fait la chute du sujet dans un réel non symbolisable, signant du même coup l'échec de toute symbolisation.

Le registre symbolique<sup>20</sup> marque l'affranchissement, chez l'enfant, de la capture imaginaire dans laquelle il se trouvait inscrit depuis l'origine. Au temps prérépéculaire où l'enfant se vit comme morcelé, succède le stade où la constitution du moi s'unifie dans la dépendance d'une identification aliénante à l'image spéculaire (siège de la méconnaissance). Mais pour que le petit homme puisse s'approprier et intérioriser cette image, l'Autre (incarné par la mère) doit le reconnaître et le confirmer dans son existence de sujet. Ce signe de reconnaissance va fonctionner comme trait unaire<sup>21</sup>, c'est-à-dire comme signifiant à partir duquel

18. Le réel incarne et représente la sphère somatique du sujet, la « chair ».

19. Chemama, R. (1993). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Larousse, 1995, p. 278.

20. Le symbolique représente la nomination, par l'Autre, du fonctionnement biologique.

21. Le trait unaire est : « Un concept introduit par J. Lacan, à partir de S. Freud, pour désigner le signifiant sous sa forme élémentaire et pour rendre compte de l'identification symbolique du sujet. » *Ibid.*, p. 334.

vont pouvoir se constituer l'identification symbolique et l'ébauche de l'idéal du moi : « [...] il n'y a d'accession à l'identification de l'idéal du moi qu'une fois le terme du grand Autre entré en ligne de compte<sup>22</sup> ». Le trait unaire est un repère symbolique qui va soutenir l'identification imaginaire, lorsque l'image spéculaire de l'enfant se regardant dans le miroir sera saisie et appréhendée dans le champ de l'Autre. Le grand Autre, c'est « [...] le lieu, le siège, le témoin, auquel le sujet se réfère dans son rapport avec un petit *a* quelconque, comme étant le lieu de la parole<sup>23</sup> ». Ainsi, du fait que le sujet se perçoit à travers une image de lui-même qui est projetée et enrichie d'une pluralité de représentants, le « Moi ne peut prendre sa valeur de représentation imaginaire que par l'autre et au regard de l'autre<sup>24</sup> ». L'image spéculaire à laquelle l'enfant s'identifie est possible dans la mesure où elle passe par la reconnaissance de l'Autre maternel : « L'échange des regards, manifeste à ce que l'enfant se retourne vers celui qui de quelque façon l'assiste, fût-ce seulement de ce qu'il assiste à son jeu<sup>25</sup>. » Ainsi, le jeune enfant ne peut se reconnaître et s'identifier à sa propre image qu'à la condition que l'autre l'identifie et le reconnaisse comme tel. C'est par le moi, instance de l'imaginaire (au sens de l'image) que le sujet se perçoit et s'éprouve : « Le moi, c'est l'image du miroir en sa structure inversée<sup>26</sup>. » Il représente l'instance du registre imaginaire, donc des identifications et du narcissisme. Dans les rapports du sujet à ses semblables, se déploie une véritable captation imaginaire du double dans la mesure où le sujet se confond avec son image. En effet, originellement, c'est comme un autre – l'autre du miroir en sa structure inversée – que l'enfant

---

22. Lacan, J. (1957-1958). *Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*. Paris : Éditions du Seuil, 1998, p. 312.

23. *Ibid.*, p. 312.

24. Doz, J. (1995). *Introduction à la lecture de Lacan, 1. L'inconscient est structuré comme un langage*. Paris : Denoël, p. 156.

25. Lacan, J. (1966). « De nos antécédents ». In *Écrits*. Paris : Éditions du Seuil, p. 70.

26. Chemama, R. (1993). *Dictionnaire de la psychanalyse*. Paris : Larousse, 1995, p. 278.

se constitue (narcissisme primaire), et c'est la nomination de l'enfant par la mère, une mère dont le regard le regarde, qui permettra l'accès de l'enfant au registre symbolique (narcissisme secondaire). C'est là tout le champ du narcissisme comme fondateur de l'image du corps de l'enfant et de son statut narcissique, à partir de ce qui est d'abord amour de la mère et ordre du regard porté sur l'enfant<sup>27</sup>.

Dans cette étape génétique que constitue le stade du miroir, l'accès au symbolique et à sa reconnaissance par l'enfant passent par l'intervention symbolique du père, qui évite à l'enfant son aliénation au désir de la mère. Le réel « était déjà là » – dit Lacan<sup>28</sup> – avant l'avènement du sujet de l'inconscient et son passage symbolique à l'existence. C'est le symbolique qui donne consistance à l'imaginaire sans limites, et au réel à jamais inconnaissable : « Or, c'est précisément par cet accès au symbolique que s'organise une rechute du sujet dans l'imaginaire qui culmine avec l'avènement du Moi<sup>29</sup>. » En effet, en tant que construction imaginaire, le moi emmagasine les multiples représentants qui le fondent. C'est à partir d'eux, comme à travers l'image qu'il a de lui-même, que le sujet tente, dans un leurre toujours renouvelé, de s'objectiver lui-même. Ce paradoxe de la subjectivité s'illustre dans une formule très éloquente de Lacan : « Le drame du sujet dans le verbe, c'est qu'il y fait l'épreuve de son manque-à-être<sup>30</sup> », manque-à-être qui est à appréhender du côté de l'être du désir, à partir de cette méconnaissance radicale par où le sujet s'y trouve assujéti à travers l'ordre signifiant.

---

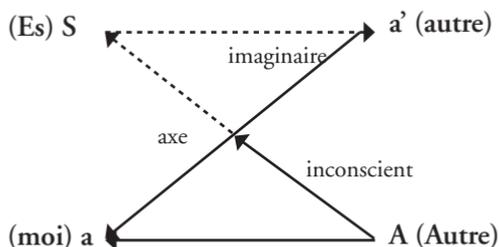
27. *Ibid.*, p. 278.

28. *Ibid.*, p. 278.

29. Dor, J. (1995). *Introduction à la lecture de Lacan, 1. L'inconscient est structuré comme un langage*. Paris : Denoël, p. 156.

30. Lacan, J. (1966). « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : Psychanalyse et structure de la personnalité ». In *Écrits*. Paris : Éditions du Seuil, p. 655.

LE SCHEMA  $L$  DE LA DIALECTIQUE INTERSUBJECTIVE



Dans *Le schéma L*<sup>31</sup>, S(Es) représente le sujet pris dans le langage et qui ne peut se saisir lui-même à cette place: « Il se voit en  $a$  et c'est pour cela qu'il a un moi. Il peut croire que c'est ce moi qui est lui, tout le monde en est là et il n'y a pas moyen de s'en sortir<sup>32</sup> », affirme Lacan. C'est à partir de l'image de l'autre que le sujet peut saisir sa propre position et ainsi accéder à une identité subjective. Rappelons que l'enfant découvre sa propre image dans le miroir (autre spéculaire) et que c'est à partir de l'autre (son semblable) qu'il va pouvoir s'appréhender. Sur le schéma, cet autre est situé en  $a'$ (autre): « Le rapport que le sujet entretient avec lui-même est donc toujours *médiatisé par une ligne de fiction: l'axe  $aa'$* <sup>33</sup>. » C'est-à-dire que la dialectique de l'identification opère dans un double mouvement, de soi à l'autre et de l'autre à soi. Ainsi, S(Es) ne peut faire l'économie de passer par  $a'$ (autre) pour accéder à son moi( $a$ ) et inversement  $a$ (moi) est toujours impliqué dans la relation de S(Es) à  $a'$ (autre).

Sur ce schéma, A représente l'Autre, lieu du langage. Dans la dynamique intersubjective, lorsque le sujet s'adresse à un autre sujet, « [...] il advient, en raison de la division opérée par le langage, que c'est un

31. Lacan, J. (1955). « Le Séminaire sur "la lettre volée" ». In *Écrits*. Paris: Éditions du Seuil, 1966, p. 53.

32. Lacan, J. (1955). « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose ». In *Écrits*. Paris: Éditions du Seuil, 1966, p. 549.

33. Dor, J. (1995). *Introduction à la lecture de Lacan, 1. L'inconscient est structuré comme un langage*. Paris: Denoël, p. 159.

Moi qui communique à un Moi autre, mais semblable à lui<sup>34</sup> ». En parlant des Autres auxquels le sujet s'adresse, Lacan écrit : « Ils sont de l'autre côté du mur du langage, là où en principe je ne les atteins jamais. Fondamentalement, ce sont eux que je vise chaque fois que je prononce une vraie parole, mais j'atteins toujours *aa'* par réflexion<sup>35</sup>. » De ce point de vue, la dialectique de l'intersubjectivité se réduit à un dialogue de moi à moi, et la question de l'aliénation du sujet (« je ») dans et par le langage se fait toujours au bénéfice du moi.

De cette conception structurelle résulte toute une compréhension du concept de honte comme manifestation subjective et comme relevant de l'identification imaginaire et du narcissisme spéculaire.

#### « LA HONTE DE LA HONTE »

À la lumière du *schéma L*, il est tout à fait possible de faire un retour sur la dialectique de l'intra et de l'intersubjectivité dans l'expérience de honte. Pour commencer, il me semble que la question de la temporalité de la honte (qui fera l'objet d'un chapitre ultérieur) se décompose en deux temps : le temps premier du traumatisme, sans que celui-ci ne fasse naître de honte chez le sujet et l'apparition – dans un second temps – de la honte dans l'après-coup, lorsque, dans la pénombre psychique, le sujet se remémore les faits. Tout se passe comme si, tourné vers lui-même et ressassant l'événement traumatisant, il essayait de l'inscrire dans son expérience psychique. Enfermé dans des images – déjà morbides – qui dévoilent le spectre du futur trauma, le sujet est réduit au silence, au vide de la pensée et à un étrange sentiment de paralysie interne. Face à cette réalité ressentie de plus en plus insupportable, l'apparition de la honte dans l'après-coup marquerait une tentative conjointe de penser le trauma et de s'affirmer sujet. C'est-à-dire d'affirmer la primauté

---

34. *Ibid.*, p. 160.

35. Lacan, J. (1954-1955). *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, livre II*. Séminaire du 25 mai 1955, p. 285.

de cette valeur qui le fonde et le garantit. Cette attention portée sur l'apparition de la honte dans l'après-coup nous amènera à reprendre, voire complexifier nos hypothèses sur la temporalité de la honte et sur son articulation à la notion de traumatisme. Pour l'instant, revenons à la honte et à son possible redoublement en « honte de la honte », qui pourrait être considéré comme un dédoublement dans le miroir, le sujet se regardant avoir honte (relation spéculaire). C'est précisément dans ce redoublement de honte qu'il est capital de comprendre la tentative du sujet d'une réappropriation de sa subjectivité. C'est en cela qu'éprouver de la honte permettrait de se maintenir comme sujet.

Pris dans les rets d'une identification imaginaire, le sujet est ramené, dans une dialectique métonymique, à ce point où il se réduit tout entier à n'être que sujet honteux. Dans la pénombre opaque de sa solitude, il fait défiler sur son écran imaginaire les images mnésiques, bribes et souvenirs de l'événement traumatique. Le moi, que l'on ne peut distinguer, dit Lacan, des « captations imaginaires »<sup>36</sup> qui le constituent, s'anime dans un leurre, celui de faire disparaître cette honte en la reléguant aux limbes d'un refoulement qui serait opératoire. En ce sens, il y a bien une dimension paradoxale de la honte, qui permet à la fois de se maintenir comme sujet et de ramener celui qui la subit à une impossibilité de la refouler.

Dans la mesure où le moi est une construction imaginaire dans laquelle le sujet essaie de s'objectiver à travers ses représentants – en l'occurrence ici la honte comme attribut moi-même est concernée – toute esquisse de subjectivité est vouée à l'échec. À l'appui du *schéma L* dont il a été question plus haut, nous pouvons postuler que sur l'axe imaginaire *aa'*, le sujet se voit honteux en *a* (honte comme attribut du moi), image que lui renvoie l'autre spéculaire, son semblable en *a'* (autre). Le petit autre qui (se) regarde serait là pour tenter d'amoindrir cette honte. Mais l'effet ne peut pas être perçu comme subjectivant dans la mesure où il ne s'agit pas du grand Autre symbolique mais de l'autre

---

36. Lacan, J. (1954). « Introduction au commentaire de Jean Hyppolite sur la "Verneinung" de Freud ». In *Écrits*. Paris: Éditions du Seuil, 1966, p. 374.

imaginaire. La conséquence la plus directe en est le redoublement de cette désubjectivation ; le regard prend alors de plus en plus d'importance, jusqu'à revêtir des formes persécutrices. Ainsi, « la honte de la honte » illustrerait la dialectique de la confrontation au double imaginaire ; elle pourrait être considérée comme un dédoublement – le sujet se regarde se regardant – dans le miroir. En ce sens, c'est la confrontation au double imaginaire qui provoque le redoublement de la honte, et qui en même temps permet au sujet de se maintenir comme tel.

### HONTE ET NARCISSISME : UNE HISTOIRE D'AMOUR

Au départ, la honte est un attribut narcissique. Lorsque le sujet se reconnaît honteux, il s'attribue ce symbole, ce qualificatif pour lui-même et en regard des autres. Ici prédomine l'identification imaginaire et spéculaire, par où le sujet s'identifie et s'appréhende dans cette représentation imaginaire.

En tant qu'attribut du narcissisme, cette honte représente une caractéristique de son image. L'attribut se définit par le fait que c'est ce qui appartient en propre au sujet ; il en constitue un symbole représentatif. Lorsque le sujet dit « je suis honteux », il désigne le complément honteux qui le caractérise, qui le définit. C'est une forme de jugement d'attribution par où le sujet s'assigne cette caractéristique. Autrement dit, dans la honte, ce qui rend le sujet « honteux de » devient symbole et attribut du moi.

En considérant le rougissement comme l'une des manifestations de la honte, et à l'appui de la théorie freudienne, le sujet sait qu'il rougit à partir de son moi. En effet, il doit passer par son moi pour accéder à son corps, aux perceptions et stimulations qui l'animent et l'habitent : « Le moi est avant tout un moi-corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est lui-même la projection d'une surface<sup>37</sup>. » C'est-

---

37. Freud, S. (1923). « Le Moi et le Ça ». In *Essais de psychanalyse*. Paris : Payot, 1981, p. 238.

à-dire que le moi est en dernier lieu dérivé de sensations corporelles et principalement de sensations qui naissent de la surface du corps. Le moi peut être conçu à la fois comme une projection mentale de la surface du corps et comme représentation de la superficie de l'appareil psychique. La honte est au carrefour de la sphère somatique et psychique. Lorsqu'un afflux pulsionnel d'énergie fait effraction dans l'espace psychique, un déplacement de la configuration du moi se produit et laisse le sujet démuné de toute possibilité de « faire face » et de toute référence à lui-même. Il se trouve envahi sans médiation à un réel du corps – envahissement pulsionnel – sans indices symboliques ni d'effet d'image possible. La métaphore du moi-corps se réduit à un moi-honteux, dont l'effet corporel visible – le rougissement – traduit fort justement ce qui se passe au niveau psychique. Le moi, qui représente entre autres la superficie de l'appareil psychique, se réduit momentanément à un afflux pulsionnel dont le moi-corps se fait l'écho par la décharge visible sur le visage. Tout se passe comme si le sujet était confronté à un mouvement pulsionnel soudain et réel, qu'il ne peut que subir puisqu'il ne peut en être le maître. C'est précisément dans cette épreuve de déréliction et de menace narcissique qu'il va se raccrocher à l'image que l'autre lui renvoie de lui-même, à défaut d'avoir présentement une représentation de lui-même suffisamment internalisée alors qu'il est pris dans une incertitude narcissique angoissante. Nous pouvons dire qu'il attribue un pouvoir excessif au regard d'autrui, celui de le dévoiler dans son espace intime et de le réduire à cette adjectivation de sujet honteux.

#### D'UN DÉPASSEMENT POSSIBLE PAR *SUBJECTIVATION* DE LA HONTE...

Comment le thérapeute, en tant que tiers, peut-il favoriser le dépassement de « la honte de la honte » chez le sujet ? Sur cette question, je formule l'hypothèse suivante : c'est dans un apprivoisement de la honte dans un cadre approprié à l'accueillir (à savoir le cadre thérapeutique),

que le patient va pouvoir passer de l'expression simultanée de « ne pas pouvoir guérir de sa honte » et de « ne plus pouvoir se regarder en face » à une verbalisation de plus en plus détaillée de son vécu de honte, qui atteste d'une première mise à distance. Il va passer, dans ce travail, d'une adjectivation à une subjectivation. Il est sujet de son discours, et ce discours fait disparaître sa honte en tant que caractéristique de son image.

La prise en compte de l'éprouvé de la honte dans le dispositif psychothérapeutique va avoir des effets positifs sur la dynamique psychique du sujet. Lorsque l'expression de la honte devient effective, c'est d'abord à l'adresse du thérapeute : il s'agit pour le sujet de verbaliser son vécu de honte, en lui donnant un sens. C'est-à-dire que lorsqu'il met en discours sa honte, celle-ci devient, dès lors, un objet de discours, un concept mentalisé, ce qui va lui permettre de prendre de la distance. Lorsqu'il dit « j'ai honte », il a déjà conscience de sa honte, et il change le statut de la honte qui, d'attribut, devient objet. Il affirme, dans cette mise en mots, qu'il espère s'en libérer. Tant que cette honte n'est pas dite, elle envahit le sujet et colle littéralement à son moi. Pour accéder à la subjectivation de la honte, il faut un regard tiers, celui du thérapeute, regard de reconnaissance qui permettra au sujet de se déprendre de cette identification imaginaire et de cette prise réifiante de sujet honteux.

Dans le processus thérapeutique, la honte mise en mots par le patient et/ou éventuellement introduite par le thérapeute va lui permettre de la repenser et de l'historiciser, c'est-à-dire de la réintroduire à la temporalité, dans l'actuel, ce qui la rendra travaillable. C'est une condition essentielle pour qu'il y ait effet thérapeutique, c'est-à-dire dégagement de la situation vécue avec honte. Lorsque le patient va verbaliser son vécu de honte, il va en faire un objet entre lui et le thérapeute, quelque chose qui est déjà extérieur à lui. Du coup, la problématique de l'adjectivation va s'inscrire dans une temporalité de la thérapie. Cette honte, au départ, est une caractéristique, un attribut du moi, et une fois communiquée, elle deviendra un objet d'investissement ou de

désinvestissement, un attribut de l'histoire et non plus un attribut du sujet. L'hypothèse ici envisagée considère que le travail psychothérapeutique va permettre au sujet de passer d'une adjectivation à une subjectivation de la honte. C'est à partir de ce modèle que la clinique psychopathologique infantile et adulte va être confrontée aux éléments théoriques avancés.